

XIII. - AU MEME.

Septem Dolorum B.M.V.
Le 1^{er} septembre 1942.

Très Révérend et Cher Monsieur le Chanoine,
 Vous m'avez dit, vendredi passé, que mes lettres sur l'Eglise méritaient d'être publiées. J'avais des doutes à ce sujet, mais votre encourageante appréciation m'a réconforté. Je me permets donc de compléter ce que vous avez déjà lu, par quelques vues sur les fondements scripturaires de ces conceptions.

Puisque l'Ecriture doit, pour être comprise, se lire comme Ste. Thérèse voulait qu'on méditât le Pater : à l'envers - en tenant compte de sa finalité, du phare vers quoi tout s'y dirige : Christus illuminator antiquitatum - je voudrais d'abord jeter un regard sur l'Apocalypse et remonter s'il y lieu, jusqu'à la Genèse, puisqu'à la malédiction de Celle-ci l'Apocalypse répond : "Il n'y aura plus de malédiction !" Ma seule excuse pour aborder un problème sans la formation "professionnelle" nécessaire à son élucidation (latin, grec, hébreu, patristique, théologie : j'ai tout appris sans maître, en parfait autodidacte, et je me rends compte de l'handicap que cela constitue pour moi), c'est que peut-être, je puis, apporter un point de vue, je ne dirai pas, nouveau, mais si vieux, si antérieur à nos modes de pensées scolastiques, qu'il en paraîsse à beaucoup flambeau neuf. Est-il vraiment nécessaire d'aborder ces questions par le biais syllogistique et thomiste? La gnose orthodoxe d'Alexandrie, l'exégèse allégorique et mystique des Pères grecs et de quelques latins - telle qu'un abbé Tardif l'a par ex., restaurée au siècle passé - n'ont-elles aucune voix au chapitre? Erik Peterson, Pasteur luthérien devenu catholique, écrit dans Le Mystère des Juifs et des Païens dans l'Eglise (traduc. franç. Bruxelles, 1935) :

"Devons-nous dire que l'Eglise, comme telle, est quelque chose qui exige le sublime. L'Eglise contient-elle, dans son essence, un mystère qui, lorsqu'il est révélé, ravit d'étonnement et d'admiration celui qui le contemple, et le jette dans la louange de Dieu? En vérité, nous croyons qu'au plus profond de son être l'Eglise cache réellement un tel mystère. Les exégèses du Secret de l'Eglise, par exemple celles de Scheeben dans ses Mystères du Christianisme, ou du Père Clérissac dans son petit livre Le Mystère de l'Eglise, prouvent que l'on peut aborder ce mystère "par les faces les plus opposées" (les mots soulignés le sont par moi).

A ce sujet un rapprochement m'a frappé, et je ne me souviens pas de l'avoir vu dans aucun livre. Dans l'Epître aux Ephésiens St. Paul commente

"la koinôniadu mystère de Dieu", et l'on traduit généralement "la koinônia" par dispensation. La Bible anglicane a "fellowship", et la Version synodale protestante (en langue française) porte "alliance". Or, les Septante, au Psaume 24/25, verset 14/15 (numérotation catholique et protestante) nous proposent comme suit le même mot koinônia: "Le mystère de l'Eternel (le Sod de IAO) est pour ceux qui Le révèrent, et sa koinônia procure l'intelligence". Or, dans le texte hébreu, le sod, c'est le mystère d'une assemblée secrète (dans Genèse, 49:6, Jacob dénonce le Sod, l'assemblée secrète des Lévités). Et, dans les Psaumes, l'Ecriture assimile le Sod, l'association cachée, mystérieuse, au Qahal, à l'assemblée publique, sociale, mais religieuse, du peuple élu, sous la présidence invisible de Yahweh représenté par Ses mandataires. Il y a donc identité dès l'Ancienne Alliance, entre le peuple adorateur du vrai Dieu et la communauté mystérieuse. Or, les Septante (et les traducteurs postérieurs : Aquila, Symnaque, Théodotica) traduisent Qahal par Ekklesia, l'assemblée des élus. Les Juifs donc ont déjà subodoré, obscurément pressenti, que tout n'est pas dit lorsqu'on a constaté l'existence du peuple saint, de la nation sacerdotale, et qu'il y a là une réalité qui transcende l'expérience, qui requiert la foi. Ce qui semble n'être à première vue que Qahal est aussi Sod; ce qui paraît "cité sur la montagne" est aussi "corps mystique", corps de mystère. Dans l'Evangile selon St. Jean, Dieu n'est pas une monade immobile et stérile. Il possède éternellement une richesse, une plénitude de vie et de pensée, qui suscite en Lui le bonheur et l'amour. Cette plénitude, cette parfaite essence, ce savoureux contact avec Soi-même - Sapida Sientia, Sapientia - Il le trouve en Son Verbe; distincte du Verbe la Sagesse n'en est donc pas séparée. C'est pourquoi Dieu "pense" et "décide" par son Verbe, qui n'a donc jamais été réduit à l'état de possible abstrait, sans vie ni conscience. Dieu n'a jamais été privé de Son univers intérieur; Il n'a jamais été ~~été~~ pourvu d'une parole intérieure, réelle, effective et vivante; Il n'a jamais été muet vis-à-vis de Soi-même. Mais ce commerce intérieur s'opère par son Verbe, à la fois pensée manifestée et parole de manifestation, énature et "personne" endiathetos et prophorikos.

Cette Parole, à la fois intérieure et proférée, exprime une pensée qui n'est pas au premier chef celle du Verbe Lui-même, mais celle du Père. Cette pensée du Père, est toutefois appropriée par une véritable énergie personnelle; car le Verbe proféré n'est pas, comme notre parole humaine, une chose, un déchet vital, un résidu et en quelque sorte le cadavre de notre pensée, mais un être vivant, égal à Celui qui l'a proféré; de sorte que ce Verbe est aussi une Parole qui Se prononce elle-même et qui

accepte délibérément d'être prononcée. loin de s'amortir et de se perdre par son extériorisation, comme fait la parole humaine, le Verbe, au contraire, revient (comme le Christ en St. Jean), dans toute Sa vivante plénitude, au Père qui l'a proféré, par l'Esprit-Saint, le nexus (Nicolas de Cùss) en qui le Père et le Fils trouvent éternellement leur unité. Or, le Verbe résume, récapitule, "précipite" et "cristallise" l'infinie richesse des pensées divines; Il les synthétise en une harmonieuse, logique et "présente" perfection. Au ciel et sur la terre, Il fournit à la Sagesse un sujet, un support. Cet inépuisable trésor d'idées que Dieu possède - et qui, de par la simplicité de Sa nature, sont Lui - ne vagabonde pas désordonnément dans Sa pensée. N'imaginons pas une richesse incohérente, abstraite et profuse; car le Verbe de Dieu est précisément la parsonnification réelle, la synthèse vivante et personnelle de ces idées.

Vue classique chez les Pères: "Par un seul et même Verbe, Dieu Se profère Lui-même, ainsi que toutes Ses créatures " (St. Anselme, Monol. 23). Le même Verbe, la même Parole qui exprime au Père son essence; Lui exprime aussi toutes les idées... Le Verbe est donc l'unique idée de toutes choses" (St. Thomas d'Aquin, De Veritate, q. IV, a. 4 et 5). "Le même acte éternel représente à Dieu tout ce qu'il y a de connaissable : l'essence divine comme premier intelligible (c'est la Sagesse, la Sophia, Plérôme ou Plénitude, et comme cause exemplaire, entéléchie, finalité immanente aux créatures en voie de divinisation : l'Eglise), et tous les intelligibles qu'elle fonde, c'est à dire les idées des choses. Donc, procédant du même acte d'intellection que le Verbe, les idées ne sont ni créées ni faites, mais engendrées comme Lui" (St. Augustin, De Genesi ad Lit., II, 8:16).

Nous avons vu comme le Verbe se distingue de la Sagesse, toutefois sans séparation : unité, mais non confusion. Cette Sagesse, en vertu de la quelle nous attribuons au Père la divinité, mystère de la divine essence, Yahweh en prend connaissance dans son Fils : elle "habite" en Lui, tout comme nous dit St. Paul, dans le Christ elle habitera "corporellement". L'acte même, par lequel le Père engendre le Fils, est aussi l'acte par lequel le Père prend conscience de Sui-même et de sa propre pensée; inversement, l'acte par lequel ^{quel} le Père Se rend compte de la richesse infinie et féconde qui est en Lui, donne naissance à Celui qui est "Dieu seul-né" (Jean, I:18).

Mais précisément parce que le Fils partage l'essence du Père; parce qu'Il en reçoit ce qui le constitue Fils; parce qu'elle est - cette essence - l'universel Principe de la famille céleste et de la terrestre (XXX St. Paul), elle, l'Epouse du Père - qui n'est toute-puissance créatri-

ce que parce qu'elle s'identifie à la volonté du Père, la racine de tout fiat: Fiat tibi, dit le Père; elle est le Fiat mihi (et la "nature" se "sauve" en adhérant à ce fiat, en se coulant dans ce moule, dans l'exacte mesure où, "nature", elle est l'entétype, la copie de la Sagesse, de la divine Essence, laquelle est "naturante"); parce que le Fils, premier-né de la famille céleste, reçoit donc d'elle ce qui fait qu'Il ^{est} Fils, Il l'exprime, car on peut se demander si ce que le Verbe, surtout en Son Incarnation, ~~doit~~ doit manifester, est la Personne du Père ou l'Essence de Dieu ? (1) Cette dernière trouve donc en Lui - parce qu'elle n'est qu'essence et, pour parvenir à l'être "posé", au "Dasein" requiert, comme valeur et qualité, l'^{exis}istence d'un ~~premier~~ supôt qu'elle caractérise - cette divine essence trouve donc dans le Verbe sa parfaite et totale expression, comme dit St. Paul aux Colossiens. On ne peut pas plus concevoir le Verbe sans la Sagesse, et l'inverse, que le Christ sans la Vierge, et réciproquement. Cette vie d'elle, cette intime union, cette nature transcendante "épouse" et "mère" à la fois du Verbe voué à l'Incarnation, ce Verbe qui S'incarne pour nous infuser cette nature, en d'autres mots cette symbiose immanente, cette ~~kôix~~ koinônia tout intérieure, ineffable "nourriture" du Fils - "Manourriture est de faire la volonté du Père" - c'est cela qui, métaphysiquement, constitue l'Eglise; le Christ-Verbe y est principe d'unité, et la Sagesse-Essence, de catholicité. Le Verbe est donc, en toute vérité - et je ne dis pas que ce soit, là son essence même - le Cosmos idéal, l'univers tel que Dieu le conçoit : dans sa perfection-limite, et c'est même pourquoi le Verbe peut être Médiateur universel. Ils sont deux par conséquent à pouvoir dire : le monde, c'est moi - l'Hypercosme et le microcosme; le premier, parce que le monde tient tout de Lui, le second parce qu'Il tient tout du monde; l'un et l'autre partant, propres, de par nature, au rôle de Médiateur Image du Père qui est le principe de l'être, Il est Lui-même principes des êtres; Il est en quelque sorte la "portée" l'implication du Père, principe, non plus des possibles, mais des réalités en tant que conçues et voulues, des vues de Dieu sur chaque créature. Dans la réalité concrète de la vie, l'Eglise et le Verbe ne font qu'un; Il est le trésor, vivant et conscient, parfaitement ordonné, des parfaites idées de Dieu, de ce qui, en Dieu, rend compte de chaque créature. Voyons en Lui le Royaume intérieur de Dieu, que le Royaume théandrique, l'Eglise célesto-terrestre, exprime et représente -- La Ste Vierge en est la plus fidèle et plus adéquate expression individuelle ici-bas, au point, qu'après sa mort, elle lui a été pour ainsi dire identifiée : sedes Sapientiae. Aussi l'office de la Ste Vierge regorge-t-il de textes sapientiaux.

sente dans le monde; Royaume d'essentielle unité, que Jésus oppose au "Royaume divisé contre lui-même" de la pseudo-sagesse hostile à Dieu (Matt 12:25; Jacques, 3:15-16).

A cause de cette identification, de cette hypostatique unité de l'Eglise-Sagesse et du Verbe, le Fils éternel est "le principe de la création de Dieu" (traduction exacte d'Apoc., 3:14), le principe grâce auquel non seulement l'être en soi, mais tel être, qualifié, déterminé, donc telle créature devient possible. Il est la Possibilité universelle, non comme essence attendant d'être actualisée par une existence donnée, mais tant qu'être et vie ~~réels~~ réels des créatures - ipsissima vita (St Augustin) - n'est-Il pas en Lui-même l'Acte pur? "Car en Lui et par Lui toutes choses parviennent à l'existence", nous dit l'Apôtre. Sa naissance au Sein du Père amorce déjà la création. L'éternelle révélation de Dieu à Dieu dans le Verbe en manifestant au sein de la divine Dynde l'infinie richesse de la Sagesse incréée (Eph., 3:16), y mit en pleine lumière ce trésor d'idées parfaites, parmi lesquelles se trouvait celle d'un univers créé. Dieu "comprit" qu'Il pouvait donner l'être à quelque chose qui, tout en vivant de Sa vie, ne serait cependant pas Lui. Grâce au Fils éternel, l'image de tout un univers d'êtres ~~exé~~ variés, harmonieusement complémentaires les uns des autres, et dont l'existence même serait un hommage au Père commun - et ce Cosmos filial au Sein de la Sagesse, cet univers virtuellement parfait, c'est l'Eglise - cette image dis-je, car il nous faut bien parler des choses divines en termes humains, n'a pas cessé d'habiter la pensée de Dieu. Cette Sagesse "infiniment bariolée", dont l'Histoire nous découvre la manifestation dans le monde - et cette manifestation c'est l'Eglise, de sorte qu'en dernière instance il n'y d'Histoire que de l'Eglise - cette Sagesse dès avant la création, était présente à l'état d'éternel projet en Christ-Jésus Notre-Seigneur". Les Proverbes, nous l'avons vu tout à l'heure, décrivent les fastes de la Sagesse divine et - dans un passage qui jette une suffisante lueur sur l'origine de l'Eglise théandrique - en disent l'activité avant et après la création (pour autant qu'on puisse parler d'avant et d'après quand il s'agit d'un acte intemporel), sans avoir l'air d'y voir le moindre hiatus, sans tenir apparemment compte du passage de l'éternel au temporel:

"Yahweh n'engendra comme principe de sa ~~Yahweh~~ voie, avant les oeuvres primitives, éternellement, et comme principe, avant que fût la terre (le monde inférieur, cf. Genèse, 1:1), j'étais" (comparer avec Jean, 8:58: "avant qu'Abraham fût, Je suis"). Ainsi la Sagesse décrit son activité comme univers incréé, virtuel, au sein de la pensée divine. Sans elle, les "oeuvres pri-

tives" ne pourraient être projetées, mais elles apparaissent en elle, clairement, comme "possibles" et "intelligibles", voire comme "possibles" que Dieu tient à réaliser, non seulement à l'état de ~~possibles~~ peut-être, mais même de sera. Avant que, par la création, elles ne deviennent des réalités concrètes, Dieu contemple en Sa Sagesse toutes choses comme des idées réalisables, fécondes et "bonnes" nous dit la Genèse; elles n'ont pas encore d'existence relativement autonome et séparée, mais elles sont sur le point de la recevoir. Or, cette transition du possible au réel est à peine soulignée dans l'Ecriture: "Quand Yahweh projetait les cieux, j'étais là. Lorsqu'Il encerclait l'abîme....Lorsqu'Il donnait Sa Force ~~aux abîmes~~ aux sources de l'~~abîme~~ abîme....Lorsqu'Il fixa les bases de la terre, J'étais avec Lui toujours, comme si J'avais grandi avec Lui. Et, chaque jour J'étais Ses délices. Me réjouissant toujours à cause de Lui, même dans les zones habitables de la terre (où Je Le trouvais encore), et Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes (Prov., 8:22-31). Si le Père trouve Ses délices, ^à ~~ses~~ béatitudes, Sa parfaite jouissance, la parfaite possession de Soi-même - possession réfléchie "au carré" - Son bonheur irradiant l'amour (le St. Esprit, délices divines) dans la Sagesse découverte en son Fils; autrement dit, s'Il Se retrouve Lui-même dans ce parfait miroir de Ses perfections (et cette découverte est la spiration même de l'Esprit-Saint, I Cor., 2:10), Joie vivante du Père et du Fils - le Fils, à son tour, et en Lui cette Sagesse qui en fin de compte ne fait qu'un être avec Lui, trouve ses propres délices, Sa béatitude, en Se retrouvant dans l'homme (comme le Père S'est retrouvé dans le Fils), dans l'homme dis-je, "fait à l'image de la divine éternité" (Sagesse, 2:23). Comme dit un Psautier, "il est agréable et doux pour des frères de vivre ensemble"; et nous sommes les cadets du Verbe incarné.

Je crois avoir, une fois de plus, démontré à suffisance, et même à satiété, sinon "plus oultre", le caractère éternel et la nature, d'abord divine, puis théandrique de l'Eglise. Ce que l'Ecriture affirme des suites de la Chute me paraît confirmer ces vues. Ce sera la dernière partie de cet exposé scripturaire, si sommaire et cependant bien trop long, je m'en excuse. Prenons l'Epître aux Romains, au fameux chap. VIII :

"Les souffrances du temps présent, j'estime qu'elles ne sauraient être comparées à la gloire future, qui sera révélée par nous Aussi la création attend-elle avec une ardente convoitise, que se révèlent les Fils de Dieu. La création a été soumise, en effet, au vide, non de son propre gré, de par sa propre faute, mais à cause de celui qui l'y a soumise; mais c'est avec

l'espérance qu'elle aussi sera libérée de la servitude corruptrice, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Or, nous le savons jusqu'à ce jour là, la création tout entière gémit et souffre les affres de l'accouchement. Et ce n'est pas elle seulement; mais nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons au plus profond de nous mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. Car nous ne sommes sauvés qu'en espérance" (Romains, 8:18-24). J'attire votre attention sur la fin de ce passage : quel est ce Corps unique - tou sô-matôs - que nous possédons tous ensemble - hêmôn - dont l'adoption, l'affiliation (uiothesia) et le rachat (apolutrôsis) réaliseront seules, actualiseront seules cette espérance encore virtuelle ?

Vendredi soir, 15 septembre. - Je reprends le fil de mes idées, interrompu par la rituelle arrestation.... Quoi qu'il arrive, je désire, cependant, achever auparavant cette lettre ; ruat coelum !

Il est évident que St. Paul étend à l'univers entier, les répercussions de la malédiction encourue en Gan-Eden (Genèse, 3:17-19). "Il ne semble pas avoir eu en vue les seuls êtres raisonnables" (Prat, op.cit., II, 11) - St. Augustin interprète dans un sens estériologique le verset du Psaume etiam jumenta salvabis. Une malédiction inaugure l'Histoire; mais cette parole la termine : "Il n'y aura plus de malédiction" 'Apoc., 22:3); c'~~est~~ est la glorification de la nature, la mystérieuse "restauration de toutes choses", l'universelle "palingénésie" dont parle Christ, une seule fois dans ~~XX~~ Matthieu, 19:28. A ce moment, Cosmos et Sagesse, comme deux Eglises, dont parle St. Augustin dans la Cité de Dieu.

Quand cela se passera-t-il ? - "Quand nous ^{aurois} atteint (non réalisé, car il s'agit d'un don) la perfection de l'humanité, la mesure de la stature par-faite du Christ" ; "quand les justes resplendiront comme le soleil" (à l'instar de leur Mère habillée de soleil de l'Apocalypse), quand les justes, dis-je "resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père", lequel sera "tout en tous" (Ephes., 4:13, Apoc., 2:1, Matt., 13:43, Cor., 15:24). Pressentons, par conséquent, derrière l'affliction (relativement) légère du temps présent, le poids éternel d'une gloire sans mesure et sans limite" - et nous avons vu que cette gloire est le rayonnement de la Sagesse, la réverbération de la divine ~~XXXXXXXX~~ Bonitas - "ne regardons donc pas aux choses visibles, mais aux invisibles, car les visibles sont éphémères, mais les invisibles éternelles". Notre actuel habitat, "notre demeure terrestre", la condition humaine d'ici-bas, "n'est qu'une tente vouée à la destruction; mais nous avons (d'ores et déjà) une demeure éternelle (un statut, une nature, un modus vivendi)

au ciel, et celle-là n'est pas créée, faite de main d'homme", mais divine. L'Apôtre, qui ne cesse de penser l'Eglise comme unité assumant le membre, aspire à ce que "nous soyons revêtus de notre habitation céleste" (2Cor., 4:17 à 5:3); comparer l'alliance du pluriel et du singulier avec le texte de Romains, 8 cité à la page précédente). "Rendus ~~XXXXXXXXXXXXXXX~~ conformes au Christ mort par la communion à Ses souffrances, nous sommes déjà citoyens des cieux" (Phil., 3:10 et 20), littéralement: "notre appartenance générique préexiste dans le monde céleste" (1) "Réjouissons-nous donc dans la mesure où nous avons part à la souffrance du Christ", car ainsi nous "hâtons le Jour où sera manifesté Sa gloire" (1 Pierre, 4:13; à rapprocher des thèses pauliniennes sur le retour des Juifs à la vraie foi, qui déclanchera l'apothéose du monde). Aussi, l'Apôtre, pour sa part, se "réjouit-il d'ajouter en sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps, l'Eglise" (Col., 1:24). Il s'agit ici des épreuves - thlipseis - du Corps entier; déjà, lorsque Paul persécutait l'Eglise naissante, le Sauveur lui disait: "Paul, Paul pourquoi ~~ME~~ persécutes-tu ?" (Actes, 9:4; cf. Pascal : "Jésus-Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde") (2)

Ainsi ce n'est pas nous qui constituons la cité céleste, mais elle est, selon l'Apôtre, une ethnie, une nationalité, une nature qui nous saisit dès notre apparition dans l'être (surnaturel), puisque c'est d'elle que nous le tenons. L'Epître aux Galates cite la "Jérusalem d'EN-HAUT" (et, quand on traduit "nouvelle", ne pas oublier qu'anô signifie d'abord supérieurs, comme dans Jean, 3:3 et 7), et l'Epître aux Hébreux nous parle de la "cité du Dieu vivant, Jérusalem céleste". C'est ainsi que Clément d'Alexandrie nous convie à voir dans Ouranopolis "la vraie Jérusalem", et dans les "croyants", des Ouranopolitains (3). Faut-il rappeler que cette conception sert de thème fondamental à la Cité de Dieu de St. Augustin, et qu'il y revient au chap. 40 de son De Spiritu et Anima ? Qu'au Moyen-Age Hildebert lui a consacré une hymne fameuse : Me receptet Sion illa, Urbi besti, Urbi tranquilla ? Qu'on en trouve des vestiges dans l'hymne de la dédicace des Eglises : Celestibus Urbs Jerusalem ?

(1) Hêmôn gar politeuma en ouraniois huparkhei. Où, huparkhei, dans Phil. 3:20, a le même sens que dans Phil. 2:6: préexister (cf. Hérodote, VII, 144). Hos en morphê Theou huparkhôn - Il préexistait de par sa nature divine. Lisons donc : "Notre nationalité préexiste dans le monde céleste".
 (2) - En grec, la fin, c'est d'abord l'achèvement, la consommation, la perfection (ici, du monde) : "Dieu tout en tous". -
 (3) - Oecum. in e. 9 ad Hebr., et 4 apud Eusèbe. Démonstr. évang. IV, 126; cf., Apoc., 3: 12: 21 et 22.

Mais le lien vital de notre appartenance a été rompu par la Chute; le "salut" comme dit St. Paul aux Romains, n'est opéré qu'en germe, virtuellement "en espérance", sur la Croix du Calvaire; il nous reste à nous approprier, par l'Eglise, dans l'Eglise; Jésus notre Chef a conquis pour nous la nature théandrique: telle est pour les Chrétiens d'Orient l'essence du salut. Nous sommes sauvés parce que régénérés (l'Occident pencherait à inverser ces termes, puisqu'il pense en catégories morales et juridiques ce que l'Orient conçoit en catégories ontologiques et mystiques). Cette nature théandrique, Il nous l'offre dans l'Eglise: être membre de ce Corps, qui est le Sien, c'est "avoir part à la nature divine" (2 Pierre 1/4). C'est à l'Eglise de réaliser et d'universaliser le salut conquis de Bethléem au Calvaire: il ne sera pleinement acquis que lorsque Dieu sera "tout en tous", le Fils ayant enfin ~~définitivement~~ effectivement "récapitulé" et "assumé" toutes les créatures. Or, parce que, jusqu'alors, le salut n'est opéré qu'en "espérance", St. Paul craint pour les klêtoi, pour les appelés. Et même plus: "Je souffre", dit-il, pour les élus (St. Jean dirait pour les enfants de l'Elue), afin qu'ils soient sauvés" (2 Tim., 2:10). Pour l'instant, la créature, -et, par ce singulier l'Apôtre désigne la création tout entière, considérée comme un seul être, ayant sa propre destinée - "la créature est soumise au vide(1), non qu'elle l'ait recherché, mais à cause de (l'homme son roi, son microcosme) qui l'y a soumise" (Rom., 8:20). La Chute disturbe donc l'ordre, le kosmos, comme dit la seconde Epître de Pierre: "les constitutifs de l'univers finiront", au terme de ce processus anarchique "^{par} être dissous"; oui, toutes choses retourneront au chaos (2 Pierre, 2:6-11); ce sera le retour à cette existence élémentaire que décrit sommairement Genèse, 1:2, mais que Dieu transformera une fois de plus pour en tirer de "nouveaux cieux et une nouvelles terres" (ibid., 2:13). "Dans le principe", Yahweh n'avait-il pas suscité les deux mondes: intra et extra-divin, la terre "possible" et le ciel à venir? N'est-ce pas dans un même acte, par un seul effet de son être, qu'Il a fait surgir à la fois les deux univers, le visible et l'invisible, affirmant ainsi, "dès le principe", Sa lutte contre la tendance au "vide" au néant?

(1) - Hê ktisis mataiotêti; on trouve la même expression: matsiotêtos, dans 2 Pierre, 2:18; cf. Genèse, 1. Il s'agit de tendance propre au créé sans Dieu, d'inertie, de retour à la mort, au non-être chaotique, proche du néant; il s'agit de moindre effort. L'entropie affirmée en thermodynamique n'en serait-elle pas une expression: le ressort ne peut plus que se détendre.....

Si l'homme représente, dans la création, ce que signifie le Verbe dans le monde incréé, divin : l'image de Dieu, la présence de Dieu par réverbération "obscurément", dans un "miroir", - der kleine Gott der Welt, c'est son titre dans Faust - si donc les créatures inférieures trouvent dans l'homme leur ange, leur médiateur, par qui et en qui elles participent à ~~Rien~~ ^{tout} ce que Dieu leur départit d'être et de vie, de sensibilité, de conscience; si la présence de l'homme dans l'univers en modifie du tout au tout le sens et la constitution; si le véritable cosmos, l'univers d'ordre et d'harmonie voulu par Dieu ne comporte que des rapports normaux, non seulement entre Dieu et les créatures, mais entre celles-ci et l'homme qui les assume, les résume, les récapitule, donne à leur vie un sens, une finalité qui les dépasse, il faut conclure que la Chute a détraqué, déséquilibré ce cosmos, l'a voué à l'anarchie, au chaos.

Il y avait convergence, synergie de toutes les tendances, de tous les ~~efforts~~ ^{efforts} forts; soumis lui-même à Dieu, l'homme imprimait aux créatures un mouvement, il exigeait d'elles un effort, une oeuvre s'incorporant parfaitement avec ce qu'exigeait d'elles le Créateur, l'identification de la loi intérieure posant chacune de ses créatures dans son être, à la volonté immuable et parfaite de Dieu. Deux lois ? non, mais une seule ! Et chez l'homme aussi. En suivant Dieu - présent en elles d'abord par la propre loi vitale immanente à chacune d'elles - ces créatures servaient l'homme. Et servir l'homme c'était servir Dieu, soit la liberté parfaite ; cui servire, regnare est....

Mais dès que l'homme n'a plus considéré sa divine ressemblance comme un moyen de servir (cf. Phil., 2), mais s'est posé lui-même comme fin, s'arrachant au tout, affirmant sa vie d'une manière absolue, donc (au moins en intention, virtuellement) au dépens de celle d'autrui (disciple du "premier des assassins", comme dit Jésus), il y a, rompant une maille, anéanti tout le réseau (et quelle maille : la centrale!)... Il n'y a plus de rapports normaux dans le monde de la Chute. Si les créatures gardent les leurs avec Dieu, semble-t-il, observant de la sorte de leur manière le premier des deux grands commandements, elles sont en état d'insurrection contre les fils adoptifs de Dieu, Ses images vivantes, les manifestations de la Sagesse.

C'est le second des deux grands préceptes qui se trouve ainsi perpétuellement violé; or, il ne fait avec le premier qu'un seul commandement: nouveau rappel de l'origine et de la vocation déiformes des "fils de la Sagesse"

Ce n'est pas le moment de m'étendre sur ce thème; mais, de toute façon, j'espère en avoir assez dit pour justifier scripturairement les thèses de mes précédentes lettres sur le caractère d'abord et surtout céleste, divin

de l'Eglise, ab aeterno sur l'identification de l'Eglise à la Sagesse-Es-
 ce de Dieu; sur la nature spécifique de l'Eglise, en tant que, trouvant
 son "existence" et son actuation dans la Personne Théandrique, elle est
 une personnalité réelle et une, "informant et subsumant le multiple pour
 le transformer au sens rigoureux du terme, Tout vivant de sa propre vie
 et l'~~influençant~~ infusant ~~à ses parties~~ à ses parties; enfin, sur les
 notes essentielles: unité, d'où dérive sainteté, laquelle est source de Ca-
 tholicité, qui fonde à son tour l'apostolicité.

Je m'excuse d'avoir été à la fois si prolix et si sommaire, d'autant
 plus qu'après cinq années de réflexion sur ce sujet si grave pour ma
 propre sécurité spirituelle, après en avoir entretenu plusieurs amis dans
 ma correspondance, je me sens plus que jamais au seuil de ce mystère. CE
 que j'en ai dit, je le crois préférable au silence; mais ce que j'en en-
 trevois me semble dépasser infiniment les possibilités de la parole et
 de la pensée. En dernière instance, silentium laus... Et, dans ces lettres
 mêmes, j'entends: dans leurs thèmes principaux, si tout y est infiniment
 complexe, si le réseau des relations et rapports s'étend et s'inverse en
 ce domaine à perte de vue, et de plus en plus à mesure qu'avance la "com-
 préhension", jusqu'au vertige, n'est-ce pas en vertu d'un absolu, d'une in-
 clusion d'infini, et parce que l'Eglise est le maque, le nom même de Dieu,
 lorsqu'Il présente, comme à Moïse, l'ombre projetée, l'allusion porte-pré-
 sence, qu'est la révélation de Son essence ? En dernière instance il ne ~~fa~~
 faut porte le regard sur ces thèmes que par devoir, en vue d'une charité
 plus adéquate, d'un service plus fécond, d'une obéissance plus joyeuse, d'
 une piété mieux orientée. On saura bien plus sur le mystère intérieur de
 l'Eglise en le substituant à soi-même; il n'est d'ailleurs pas requis qu'
 on ait conscience de la connaissance qu'on a de l'Eglise : deux époux qui
 s'aient, un bébé au bras de sa mère, leur connaissance de l'amour de l'
 amour gagnerait-elle à n'être qu'extérieure et analytique ? On vivra donc
 surtout de la vie de l'Eglise